



## Obsessions et cauchemars

### Episode 1 : Un tortionnaire

Par Fabrice Hatem

7. Escuela de Mecánica de la Armada  
\* Detalle del "Juicio Final" de Mengoni.

Mais pourquoi il m'a regardé de cette façon bizarre, ce chilien ? Il ne peut pas me reconnaître, tout de même. A l'école de mécanique de la marine, je n'avais pas de contacts avec les prisonniers. Moi, j'étais dans les bâtiments administratifs, pas à l'endroit où ils étaient enfermés et interrogés. En fait, je n'avais presque aucun contact avec eux, le seul endroit où je pouvais les rencontrer, c'était dans la cour, au moment où j'allais à la cantine. Des fois, on en croisait qui allaient à l'interrogatoire ou qui en revenaient. De toute façon, la plupart du temps, ils avaient une capuche pour qu'ils ne puissent rien voir justement. Et quand ils étaient à visage découvert, ils étaient trop mal en point pour pouvoir remarquer quoi que ce soit. Souvent, ils avaient le visage en sang, les gardes étaient obligés de pratiquement les traîner, à moitié évanouis. Parfois même, ils étaient tellement amochés qu'on les mettait carrément dans un brancard pour les ramener dans leurs cellules. Ils avaient vraiment autre chose à penser que de s'occuper d'observer les gens qui passaient.

Et puis, surtout, au fond, j'ai rien fait de mal. Je m'occupais simplement de l'intendance : combien de types étaient emprisonnés, comment il fallait les répartir dans les cellules, combien de matelas, de rations alimentaires... Le calcul n'était pas toujours simple, d'ailleurs : pour ceux qui rentraient, c'était facile, il y avait toujours une fiche d'arrestation et d'écrou. Mais c'était plus dur pour les sorties, parce qu'elles n'étaient pas toutes déclarées en bonne et due forme. On savait qu'il y avait plein de types qu'on jetait depuis des avions dans le Rio de la Plata. Mais ça n'était pas officiel, on ne connaissait pas les noms, alors ça foutait un bordel terrible dans la compta. Dès fois, le colonel arrivait avec une liste, il prenait des fiches dans les tiroirs, tout le dossier, depuis la date d'entrée, le nombre de jours de prison, tout ça... et va comme je te pousse, ça en faisait un de moins dans la compta. Alors comment je faisais, moi, si on enlevait les justificatifs de présence au fur et mesure, pour retomber sur le bon nombre de rations alimentaires ? « démerdez-vous » qu'il avait dit le colonel, alors des fois pour équilibrer, on jouait sur le nombre d'invités des officiers, ou bien le nombre d'élèves de l'école, ou alors on disait qu'on avait dû jeter des rations avariées ou bien qu'on en avait trop commandé. Mais c'était grossier comme procédé, celui qui aurait voulu farfouiller dans les comptes, il se serait tout de suite aperçu que ça ne collait pas bien.

Ça me préoccupait beaucoup, à l'époque, qu'on puisse m'accuser de malversation dans les comptes, parce qu'en plus je suis sûr que le colonel, il trafiquait aussi sur les approvisionnements en comptabilisant des repas supplémentaires pour des prisonniers qu'étaient déjà plus là. Il a dû s'en faire comme ça, une sacrée pelote, avec ces milliers et ces milliers de rations à 1 dollar l'unité... Et puis, il était malin... Il s'arrangeait pour que toute la responsabilité des écritures retombe sur moi... tout ça pour quelques dizaines de dollars qu'il me donnait royalement une fois par an, alors que lui il empochait toute la mise... Et si jamais quelque chose s'était su, j'aurais jamais pu prouver quoi que ce soit... Et de toute façon, si j'avais dit quelque chose, je me serais rapidement retrouvé avec les autres, au fond de l'eau, les dents et les ongles arrachés...

Parce qu'il plaisantait pas, il paraît, le colonel, pendant les interrogatoires des communistes et des montoneros. Ça avait beau se passer dans les sous-sols et dans des pièces bien calfeutrées des combles, les jours où lui et ses copains étaient en forme, on entendait les types gueuler même à 200 mètres de là, depuis l'immeuble administratif. Encore, l'hiver, on pouvait fermer la fenêtre, ça atténuait le bruit. Mais l'été, pas moyen, il n'y avait pas de climatisation, alors il fallait garder les fenêtres ouvertes, avoir un peu d'air... Mais bon ça n'arrivait pas très souvent, et puis à la longue on s'habituaient.

Mais, moi, je suis coupable de rien, en fait, j'ai torturé personne, j'étais juste comptable. De temps en temps, on me demandait juste de passer dans le bâtiment des cellules pour amener un papier. Mais je rencontrais vraiment presque personne, à part des fois les types qu'on ramenait. Dans un sale état, souvent !! Une fois ou deux, j'ai même vu l'intérieur d'une cellule, en passant dans un couloir. Ils étaient entassés à 15 ou 20 là-dedans, c'était tout sombre, ça puait la pisser et la merde, j'en ai entendu un ou deux qui gémissaient, mais c'est tout. Ça m'a dégoûté sur le moment, ça m'a même fait un peu de peine pour eux, mais bon c'étaient des communistes, ils n'avaient que ce qu'ils méritaient. Mais peut-être, c'est ce jour-là que le chilien m'a vu. Quand il m'a dit qu'il avait été emprisonné sous la dictature de Videla au début, je n'ai pas réagi. Il y avait plein de prisons, et puis moi j'étais que comptable, je faisais juste ce qu'on me disait, c'étaient pas mes oignons.

Et puis, un autre jour, un ami des Trottoirs m'a dit qu'il avait discuté avec le chilien et qu'il lui avait dit qu'il avait été emprisonné à l'école de mécanique de la marine entre 1977 et 1979. Juste au moment où j'y étais aussi !!! Alors, j'ai commencé à gamberger de plus en plus. Et s'il me reconnaissait ? Bon, je savais bien que c'était à peu près impossible, que je ne voyais presque jamais les prisonniers, et puis je n'avais pas la barbe à l'époque. Je l'ai faite pousser justement, en arrivant à Paris pour qu'on ne me reconnaisse pas... Mais si jamais ça arrivait, alors vraiment c'était la catastrophe. J'ai ma petite vie ici. Ça avait été difficile au début, j'ai bien galéré les deux premières années, et puis j'ai rencontré Françoise, une bénédiction dans ma vie, cette fille !!! Elle s'était entichée de Tango argentin après avoir vu spectacle au Théâtre de Paris, et depuis, c'est devenu une véritable obsession pour elle. Alors, quand je lui ai fait faire un petit tour de piste aux Trottoirs, elle est devenue folle dingue. Bon, je ne sais pas si c'est de moi ou du tango qu'elle est tombée amoureuse, mais le résultat c'est quand même qu'on s'est mariés et que ça m'a réglé on problème de papiers. Enfin, plus ou moins, parce qu'en fait, je ne suis pas vraiment divorcé d'Emilia à Buenos-Aires. Mais avec ma fausse carte d'identité ici, ça devrait passer. On en avait comme ça des centaines de passeports à l'école de mécanique de la Marine, on les stockait dans un bureau à côté du mien, ça servait aussi pour faire du trafic de faux papiers. Des fois, on changeait un peu les noms aussi pour pas avoir de problèmes avec l'Etat-civil... alors quand la dictature a commencé à chanceler après les Malouines, les militaires et les policiers sont venus un peu se servir, comme ça il pourraient éviter les problèmes en cas d'enquête. Alors, moi j'ai fait pareil, j'avais rien à me reprocher mais enfin on ne sait jamais, alors j'ai pris un passeport d'un type dont je savais qu'il ne reviendrait jamais le réclamer, et qui avait à peu près mon âge. Mon pote du bureau de l'état-civil a un peu trafiqué le nom, il a changé la photo, il m'a même donné même une fausse fiche d'état-civil et comme ça je savais que je pouvais assurer mes arrières avec mon nouveau nom de Pablo Rivedano. Et pas de danger que le vrai Rivedano vienne me faire des ennuis, parce que ça faisait longtemps qu'il avait engraisé les poissons au large de Colonia.

Pendant des mois, j'ai rien fait avec ça, j'étais bien tranquille au service de compta de la marine, au fond j'étais plutôt content que cette dictature soit terminée. Torturer et tuer les gens, c'était pas mon truc, moi je suis plutôt un type gentil. Et puis, l'atmosphère a commencé à changer, il y a eu ces mères de la place de Mai qui réclamaient les comptes sur les disparus. Elles brandissaient des pancartes avec des photos, il y avait plein d'articles de presse sur elle. Et puis un jour, j'ai cru reconnaître un des types que j'avais croisé dans la cour de l'école sur une des photos. Je n'étais pas bien sûr, il était vraiment en sale état quand je l'avais vu, mais il avait un tâche de vin sur la joue, ça je m'en souvenais bien, c'était lui. Alors j'ai commencé à gamberger : s'il avait survécu, s'il me reconnaissait, tout ça... Bon, je

me rassurais en me disant qu'il avait sans doute été liquidé depuis longtemps, d'ailleurs la preuve c'est que sa mère le cherchait sans résultats, mais quand même je pouvais pas m'empêcher de baliser. J'arrivais plus à dormir, je pensais qu'à ça, qu'on allait me mettre en prison, tout ça...

Mais c'est quand le colonel a été arrêté que j'ai commencé à avoir vraiment très peur. Bon, je n'avais fait qu'obéir aux ordres, mais enfin il me connaissait bien le colonel, avec tous les trafics qu'on avait fait ensemble sur les rations... Et puis, quand je lisais les journaux, j'en apprenais de belle tous les jours sur lui, qu'il faisait des interrogatoires tous les jours, qu'il avait même sans doute tué des prisonniers. Il y avait même un survivant qui l'avait reconnu... alors, s'il se mettait à dénoncer ses adjoints pendant son procès, j'étais cuit. Bon j'avais rien à me reprocher de ce côté-là, mais quand même.

Et puis ensuite, je me suis souvenu de deux ou trois trucs très emmerdants quand même. Un jour, le colonel m'avait appelé pour lui apporter un dossier pendant un interrogatoire. Quand je suis entré, la fille était en sale état. Elle avait la tête en sang, et ils l'avaient allongé sur un matelas pour la violer, comme ils faisaient avec les plus jolies filles. Ça avait l'air de les amuser beaucoup, en plus ils étaient un peu bourrés, je crois. Alors le colonel, qui était très gai, m'a demandé si j'en avais envie aussi. Moi, je ne voulais pas au début, j'ai jamais forcé une fille. Mais elle était à moitié inconsciente, tout nue sur le matelas, il m'a dit que de toutes façons personne ne saurait jamais. Alors, j'ai eu envie d'elle, et j'y suis allé. A l'époque, ça paraissait presque normal de faire des trucs comme ça. J'ai pas pris beaucoup de plaisir, elle gémissait, je n'ai même pas pu aller jusqu'au bout. Mais enfin après, le colonel m'a tapé sur l'épaule et m'a dit « tu vois, c'est pas compliqué ici, c'est que du bonheur. » j'ai dit « oui colonel » et je suis parti. Et puis ensuite, dans les deux années suivantes, il m'a fait revenir de temps en temps comme ça, pour prendre un peu de bon temps. Le problème, c'est qu'elles n'étaient pas toujours inconscientes, des fois elles gueulaient, elles résistaient même de temps en temps. Et puis le colonel, il avait un sourire dégoûtant, il avait l'air de beaucoup s'amuser en regardant ça. Alors à la fin ça m'a un peu dégoûté, et j'ai arrêté. Mais enfin, peut-être ils ne les ont pas toutes tuées, il y en avait peut-être encore de vivantes qui pouvaient me reconnaître, alors j'ai commencé à avoir très peur. Je regardais tous les journaux pour savoir s'ils parlaient de plaintes pour viols. Heureusement, je n'ai rien vu, elles devaient être toutes mortes, les pauvres filles...

Avec ça, mes relations avec Emilia devenaient de plus en plus mauvaises. On s'engueulait tout le temps, elle voulait divorcer, elle m'insultait, elle menaçait de me dénoncer : « espèce de salaud, qu'elle me disait, je vais t'envoyer en taule avec toutes les saloperies que tu as faites pendant la dictature. » Moi, je lui disais, « mais j'ai rien fait de mal, j'étais juste comptable ». « Mon œil qu'elle disait, ça c'est ce que tu racontes, mais on verra bien ce que trouvera la police ». J'aurais pas dû m'affoler comme ça, d'ailleurs bientôt le colonel a été acquitté et libéré, après il y a eu la loi d'amnistie générale, mais enfin quand même ça me tapait sur le système toutes ces menaces. J'avais toujours peur qu'on vienne m'arrêter, qu'on me mette en prison, d'autant que ces idiots des mères de la place de Mai continuaient à manifester tous les samedis, et avec tous ces connards de gauchistes et de libéraux qui les soutenaient... C'était vraiment irrespirable pour moi, j'en perdais l'appétit, je me suis mis sous tranquillisants, j'avais des palpitations cardiaques, je croyais que les gens me reconnaissaient dans la rue, j'étais sans arrêt oppressé, j'avais des insomnies.... Je me faisais sans arrêt des contes à dormir debout, j'allais être arrêté, condamné, ça serai la honte pour moi et ma famille... et Emilia qui continuait à me menacer quand on se disputait... Un jour, j'étais tellement énervé que je crois bien

que j'ai failli l'étrangler... Heureusement qu'une voisine a sonné à ce moment-là, parce que sinon j'aurais eu un cadavre sur les bras...

Bref, la vie devenait juste impossible pour moi à Buenos-Aires. Alors, un jour de printemps 1985, je me suis dit que je ferais mieux de partir à l'étranger. J'ai farfouillé dans mes affaires et j'ai retrouvé le vieux passeport truqué, ainsi que quelques milliers de dollars que j'avais pris dans les affaires des prisonniers, et que personne n'est jamais venu réclamer. J'ai vidé mes comptes en banque et je suis parti avec mon faux passeport pour l'Europe. Croyez-moi si vous voulez, mais ça s'est passé comme une lettre à la poste à l'aéroport.

Mais à Paris, c'était pas beaucoup mieux qu'en Argentine. Bien sûr, j'étais débarrassé des criaileries et des menaces d'Emilia. Mais enfin, ma situation n'était pas vraiment brillante. J'avais pas de papiers en règle, pas de travail, à peine un gourbi pour me loger. Je ne pouvais même pas compter sur les autres argentins en France, parce la plupart étaient des réfugiés politiques de gauche, des copains de ceux qui étaient passés par l'école de mécanique. Alors j'étais obligé d'inventer des mensonges, de dire que j'avais passé des années au Mexique, d'où j'étais arrivé en France depuis pas très longtemps, que j'avais d'abord vécu en province, etc. mais enfin, tout ça ne tenait pas bien debout, je m'en rendais compte, alors j'évitais de trop fréquenter le milieu des latinos de Paris, j'avais toujours peur qu'on ne reconnaisse ou qu'on comprenne que je racontais des craques... Je me suis laissé pousser la barbe... des fois quand même, j'avais trop la nostalgie du pays, alors j'allais passer une soirée aux Trottoirs de Buenos-Aires, rue des Lombards, pour écouter un peu de tango et boire du vin argentin... c'est comme ça que j'ai rencontré Françoise un soir.... Il y avait un petit orchestre de tango, on a commencé à parler l'une table à l'autre, elle m'a demandé de l'inviter à danser sur la piste au grand carrelage noir et blanc en damier.... Et, de fil en aiguille, on s'est mariés...

Françoise, ça a vraiment été ma chance. Elle m'aimait vraiment beaucoup. Elle m'a fait confiance. Avec elle, je n'avais plus besoin de mentir, ou plutôt elle acceptait mes mensonges sans méfiance. On est parti habiter ensemble en province, du côté de Nantes où elle avait de la famille... Là-bas, pas trace d'un argentin qui aurait pu connaître mon passé... et puis elle m'a présenté ses parents, ils m'ont trouvé sympathique, ils adoraient quand je leur préparais l'asado le dimanche... Elle m'a trouvé du travail comme comptable dans l'entreprise d'un ami de son père... On habitait un petit pavillon, à la limite de la ville, presque à la campagne. On a commencé à donner des cours de tango dans une école de danse du coin.... Le week-end, on allait faire de grandes balades dans la forêt, jusqu'à ce que Françoise tombe enceinte et ait les jumelles... Après, on restait pour souvent à la maison, pour s'occuper des petites... Les voisins et la famille venaient nous voir... Grâce au mariage, j'ai eu presque tout de suite la carte de séjour de 10 ans.... Moi, je suis un type simple, je ne demande pas la Lune.... Ça m'allait bien, cette vie tranquille.... J'avais presque oublié le passé, je faisais de moins en moins de cauchemars... J'évitais de lire les informations sur l'Argentine, je préférais jouir du moment présent, avec ma femme... bref, j'étais presque heureux.... Je n'avais même pas honte de ce que j'avais fait au fond, je n'avais fait que faire mon travail, obéir aux ordres... et pour le reste, c'était le colonel qui m'avait presque obligé, non ? Tout ça, c'était le passé, maintenant il fallait regarder vers l'avenir, élever mes deux filles, peut-être faire un troisième pour compléter la nichée... Elles m'aimaient bien, mes deux fillettes, faut dire que côté papa poule je me posais un peu là, le leur ramenait un cadeau ou des friandises presque tous les jours, alors forcément j'étais populaire...

Ensuite, au bout de 2-3 ans, on a du remonter à Paris à cause d'un changement de poste de Françoise. Ça ne s'est pas trop mal passé, on a trouvé un grand appartement à Malakoff, avec un joli jardin où les filles pouvaient aller jouer. Moi, j'ai aussi retrouvé un emploi de comptable, dans le centre de Paris. Et comme Françoise aimait toujours autant le tango, on allait de temps en temps danser le soir, aux Trottoirs, à la MJC du Point du jour, plus tard au Latina...

Ça a été aussi une période plutôt heureuse. On avait plein d'amis, on sortait danser avec eux, écouter de la musique. Même avec les argentins, ça ne se passait pas trop mal. Je restais assez discret sur mon histoire, je les évitais un peu, ils ne posaient pas trop de questions. Et puis, un jour, dans une milonga, il y a eu ce chilien qui m'a regardé un peu fixement. Et puis il s'est dirigé vers moi, et m'a demandé :

- *Bonjour, monsieur, excusez-moi de vous déranger, mais vous n'habitez pas vers Almagro au début des années 1970 ?*
- *Non, j'étais déjà parti au Mexique à l'époque.*
- *Ah ! bon, c'est bizarre, parce dans le quartier, il j'avais un voisin militaire qui vous ressemblait beaucoup. Mais il n'avait pas la barbe, à l'époque.*
- *Non, je n'ai jamais habité Almagro.*
- *Ah ! bon ! excusez la confusion. Pourtant, j'aurais juré...*
- *Non, vous savez, nous les argentins on se ressemble tous un peu...*
- *Ça fait longtemps que vous êtes en France ?*
- *Oh, je suis arrivé au début des années 1980.*
- *Ah ! Bon ! vous êtes un réfugié politique, comme moi ?*
- *Non, j'étais au Mexique bien avant la dictature.*

Ce type avait l'air de m'avoir pris en sympathie. Il avait visiblement envie d'engager la conversation. Il me présenta sa femme, qui sympathisa avec la mienne. On se revit deux ou trois fois au Latina. J'évitais d'y aller maintenant, pour ne pas le rencontrer, mais Françoise en avait tellement envie !!! Et c'est là qu'un soir, j'appris qu'il avait été emprisonné quelques temps à l'école de la mécanique de la marine ....

- *C'était terrible là-bas, ils torturaient les prisonniers. Chaque jour, ils venaient les chercher dans les cellules... ensuite, les revenaient, les dents et les ongles arrachés...*
- *Quelque bande de salopards ! dit Françoise.*

- *Ils violaient les femmes aussi pendant les interrogatoires. C'était horrible. On entendait les cris jusque dans les cellules... Et nous, on était là comme des idiots, sans pouvoir rien faire...*
- *Qu'espère qu'on les a arrêtés et punis...*
- *Pensez-vous !! avec la loi d'amnistie, leur fameux « pardon et oubli », ces ordures s'en sont sortie sans une égratignure. Même ce salaud de colonel Lopez a été libéré... Maintenant, il se promène librement dans les rues de Buenos-Aires, comme les autres ordures de sa bande de tortionnaires.*
- *Mais comment vous vous en êtes sorti ?*
- *J'avais la double nationalité chilienne et française. C'est l'ambassade qui m'a fait libérer en 1982. Mais presque tous mes copains de cellule y sont restés.*
- *Quelles ordures, hein Pablo, dit Françoise. Si j'en tenais un, je lui cracherais à la figure et j'irais le dénoncer à la police...*
- *Ce n'est pas la peine, dit le chilien. L'Argentine ne réclame même pas leur extradition, ils sont amnistiés là-bas...*

Pablo resta silencieux pendant cette conversation. C'était tout son passé honteux, enfoui, qui lui sautait à nouveau au visage. C'étaient toutes les justifications faciles qu'il s'était données qui volaient en éclat devant l'énormité objective de son crime. Oui, il avait été complice de meurtres et de tortures. Oui, il savait parfaitement que l'on assassinait les prisonniers de l'école après les avoir torturés, parfois pendant des mois. Oui, il avait violé lui-même quelques prisonnières sans doute ensuite assassinées, et aucune circonstance atténuante facile ne pourrait effacer l'horreur de son geste. En fait, aux yeux des gens normaux, ceux dont il se prétendait aujourd'hui l'ami ou le mari, il n'était en fait qu'un abominable criminel. Mais surtout, surtout, quelle tragédie pour lui si cette honte venait à être rendue publique !!! Le vide se ferait autour de lui, plus personne ne voudrait le revoir, sans doute Françoise demanderait-elle immédiatement le divorce... Et qui sait même si ce sale gouvernement socialiste ne trouverait pas un moyen de lui faire un procès en France...

*Mais il y a aussi le problème des faux papiers. .. S'ils commencent à farfouiller dans mon état-civil, ils vont s'apercevoir que je vis sous un faux nom... Et alors, adieu la carte de séjour, sans compter que mon mariage ne sera pas valable et que je pourrai être accusé de bigamie. Ça coûte des années de prison, ça la bigamie ... Sans compter la honte, les dommages et intérêts... Je pourrai dire adieu à mon pavillon de Malakoff... Tout ça, à cause de cet imbécile de chilien qui ne s'est pas fait noyer dans le Rio de la Plata comme les autres... Et puis mes petites filles que j'aime tant, je ne pourrai plus les voir... Qu'est-ce que je peux faire, mon Dieu, qu'est-ce que je peux faire ?*

Les jours et les semaines suivantes, les sentiments mélangés de culpabilité et surtout de peur empoisonnèrent son âme comme une véritable tunique de Nessus. C'étaient de véritables tempêtes de terreur que s'abattaient sur son esprit, présentant à son imagination affolée et douloureuse de terrifiantes images d'arrestation, de honte, de ruine et de prison. Son cœur était si oppressé de terreur,

son esprit si obnubilé par ces craintes, qu'il ne pouvait plus penser à autre chose. Il perdit l'appétit, son sommeil se dérégla, il ne parvenait plus à soutenir une conversation suivie avec sa femme et ses amis, il ne pouvait plus lire, il commettait régulièrement des erreurs au travail, il devenait irascible et agressif, il était parfois pris de soudaines crises de larmes ou même de pulsions suicidaires. Bref, sa vie intérieure était devenue un véritable enfer, alors même que les apparences de la normalité étaient préservées. Et le pire, c'était qu'il ne pouvait même en parler à personne, au risque d'avoir à avouer ses turpitudes cachées...

*En fait, tout ça c'est la faute de ce chilien. S'il ne s'était pas mis sur ma route, que pourrais continuer à vivre heureux avec Françoise tandis que maintenant je risque d'être dénoncé et puis qu'est-ce qu'ils diront les gens du tango c'est la honte Françoise va me quitter je verrai plus mes filles je vais aller en prison je veux pas aller en prison bon alors il faut faire quelque chose peut-être je peux partir à l'étranger loin mais alors j'ai plus Françoise et les filles et avec quoi je vais vivre vraiment c'est la honte qu'est-ce qu'ils diront à mon travail je pourrai plus jamais regarder mes collègues en face de toute façon je vais perdre mon travail j'aurai plus d'argent mais ils pouvaient pas le butter comme les autres ce chilien de merde toujours à faire le gentil avec moi un de ces jours il va vraiment me reconnaître c'est sûr au fond le mieux ça serait qu'il disparaisse s'il pouvait crever ce type comme ça je serai tranquille avec Françoise et les filles ensuite on partirait à l'étranger peut-être trouver un tueur à gages non c'est trop compliqué je risquerais d'être pris par la police c'est mieux que je le fasse moi-même mais où trouver une arme c'est compliqué il paraît que dans les cités du 93 ça se trouve ou bien sur Internet. Oui mais internet ça doit être surveillé peut-être le mieux c'est d'essayer direct à la Courneuve. Peut-être je peux passer par Yanis il trouvera quelqu'un Oui c'est ça Yanis il saura. La prochaine fois que je lui achète une dose, je vais lui demander un Smith et Weston c'est une arme très efficace même si elle fait un peu de bruit mais il suffit d'un lieu isolé. Bon mais alors comment je m'y prends, dans la rue je risque de faire du bruit ou d'être reconnu par les caméras de surveillance ou alors je lui donne rendez-vous à la campagne, mais non les coups de fil ça laissera des traces sur le portable. Le mieux c'est d'aller le buter chez lui oui mais attention au bornage des portables et aux caméras il faut que je repère tout ça ouais je vais faire un peu de repérage ou alors encore mieux pourquoi je me fais pas inviter chez lui oui c'est ça se faire inviter, faire ami ami bon après il y a un petit risque avec l'enquête de police mais comme ça le repérage sera fait.*

Dans les semaines qui suivirent, Pablo commença par se procurer grâce à Yanis une bonne arme de poing, accompagnée des munitions correspondantes. Ce fut vraiment d'une facilité déconcertante, juste l'affaire de quelques jours. Le jour dit, il se rendit dans une rue tranquille de Bobigny pour récupérer l'objet. Il n'était pas très tranquille : malgré les propos rassurants de son fournisseur, il redoutait beaucoup de se faire agresser par une bande de voyous et dépouiller de tout l'argent liquide qu'il avait péniblement rassemblé pour pouvoir payer l'arme : parce que, mine de rien, 5000 euros en liquide, les banques ne te le laissent pas sortir si facilement que ça !! Mais bon, il faut croire que les petits voyous du 93 sont plus réglos que les banquiers, parce que tout se passa parfaitement bien. L'arme fut livrée, en parfait état de fonctionnement, avec les munitions adéquates.

Pablo procéda ensuite à quelques essais dans la cave d'une ferme appartenant à la famille nantaise de sa femme : là aussi, tout comme sur des roulettes, il n'avait pas perdu la main. Il avait tout de même été militaire pendant plus de 15 ans en Argentine, même si l'essentiel de sa carrière s'était déroulée dans les bureaux...

Restait maintenant à effectuer le repérage des lieux. Quelques échanges d'invitations à dîner permirent à Pablo de se faire une idée précise de la disposition de la maison du chilien à Corneilles-en-Parisis, de ses dispositifs de sécurité et de leur points faibles, des risques liés au voisinage. Pablo constata en particulier avec soulagement qu'aucun dispositif de vidéosurveillance n'était encore installé dans les environs. Point extrêmement important pour lui, il repéra les endroits où Mauricio et sa femme Elena semblaient conserver les objets de valeur, ce qui permettra, en pratiquant le moment venu quelques judicieuses effractions, de détourner les recherches de la police vers l'hypothèse d'un crime crapuleux. Et, cerise sur le gâteau, il apprit un jour d'avril qu'Elena et sa fille partirait en vacances pour une quinzaine de jours la semaine prochaine. Cela lui permettrait d'exécuter plus facilement Mauricio, seul dans sa maison.

Bien entendu, il n'était pas question de s'approcher en voiture de la maison de Mauricio : il aurait été immédiatement repéré par le GPS. Il fallait donc trouver un autre moyen de transport : un vélo ou plutôt une vieille mobylette feraient l'affaire. Quant aux horaires, il valait mieux procéder de nuit. Il serait moins repérable. Et s'il arrivait à s'absenter pendant le sommeil de Françoise, il aurait ainsi l'alibi en béton d'avoir passé la nuit avec elle. Mais il fallait pour cela être sûr qu'elle ne se réveillerait pas pendant son absence. Une bonne dose de Gardenal – un médicament que Yanis lui procurerait sans problèmes – pourrait faire l'affaire. Dernier point : il faudrait penser à effacer les traces de terre sur les roues de la mobylette – mais un bon bain de Seine, près du port de Gennevilliers où l'on trouvait toujours de larges flaques d'eau, permettrait de régler ce problème pendant quelques jours avant que la mobylette ne soit purement et simplement brûlée et abandonnée dans un sous-bois.

Le soir venu, Pablo dina tranquillement avec Françoise. Sur le coup de 10 heures du soir, à la fin du repas il versa discrètement une dose massive de somnifères dans un verre de vin, qu'elle but sans réticences. Au bout d'une demi-heure, elle était profondément endormie. Pablo sortit alors son arme et ses munitions, mit son anorak et prit l'ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée. Au coin de la rue, sa mobylette était toujours à l'endroit où il l'avait sortie la veille. Il la démarra, et se dirigea vers Corneilles, où il arriva presque sans encombre à la maison de Mauricio. Jusque-là, à part une voisine malencontreusement rencontrée dans la rue à son départ, tout s'était presque parfaitement passé.

Le cœur de Pablo battait tout de même la chamade lorsqu'un après avoir garé sa mobylette à 200 mètres de la maison de de Mauricio, il se glissa dans son jardin par un trou qu'il avait repéré dans la grillage. Tout n'était pas bouclé dans son plan : Mauricio pouvait être absent ce soir-là, auquel cas il lui faudrait revenir le lendemain. Mais il avait pris là-dessus quelques garanties par des questions discrètes sur l'emploi du temps de son ami pendant les congés de sa femme et de sa fille. Et effectivement, une fenêtre était éclairée ce soir-là au premier étage, dans ce qui correspondait au salon.

A ce moment-là, une première alerte vint accroître l'anxiété de Pablo : le chien d'une maison voisine, qui l'avait sans doute senti se glisser le long du grillage, commença à aboyer. Il se cacha alors précipitamment sous un petit escalier en béton, qui lui offrait des ténèbres complices. Il resta tapi là pendant 5 minutes, le cœur battant, bien après que le chien, dûment morigéné par son maître, eut cessé ses mises en garde.

Puis, tremblant d'émotion, le front couvert d'une sueur glacée, il mit ses gants de caoutchouc, arma son revolver, et tenta de rentrer par la porte en verre de derrière, donnant sur la cuisine-salle à manger qui ouvrait sur le jardin. Comme prévu, elle était fermée, et Pablo dut utiliser une ventouse et un diamant de vitrier, qui, bien entendu, lui semblèrent faire un bruit épouvantable, à même d'ameuter tout le voisinage. Mais la vérité, c'est qu'à part le chien d'à côté, les voisins étaient trop vissés devant leur écran de télévision pour prêter attention aux bruits extérieurs. Après deux ou trois micro-incidents sans importance, mais qui prirent chacun aux yeux de Pablo la dimension d'une possible catastrophe, celui-ci pénétra dans la cuisine américaine du sous-sol, où il resta tapi, caché derrière le comptoir, pendant quelques minutes qui lui parurent des heures. Puis il mit une capuche pour couvrir son visage, et monta à pas de loup le petit escalier qui conduisait au salon. Il attendit encore un moment derrière la porte. Ce qui l'inquiétait, c'est qu'il ne pouvait pas voir Mauricio. Il ne savait pas où il était dans la pièce, ni même s'il était là. C'était une attente presque insupportable de ne pas savoir exactement ce qu'il allait trouver en poussant la porte.

Tout à coup, le téléphone sonna. Pablo entendit distinctement Mauricio décrocher, puis parler quelques minutes. D'après la teneur de la conversation, c'était sans doute Elena qui lui donnait quelques nouvelles depuis son lieu de vacances. C'était bon !! Mauricio était là, seul, sans doute assis sur la chaise de son ordinateur, dans la partie de la pièce servant de bureau de travail. En débouchant de la porte de l'escalier, il suffirait donc à Pablo de traverser le couloir, de franchir la porte en verre à double-battants, d'ajuster Mauricio et de tirer.

Le revolver bien en main, il ouvrit la porte rapidement, afin de ménager l'effet de surprise si Mauricio s'était trouvé devant lui. Et effectivement, en passant la double-porte, il le trouva, non sur la chaise du fond comme il le pensait, mais sur le divan où il était retourné pour regarder la télévision. Après un infime moment de surprise et d'hésitation, Pablo tira, sans même que Mauricio ait eu le temps de remarquer sa présence. Un premier coup atteint celui-ci en pleine poitrine, un second lui érafla l'épaule pendant qu'il s'affaissait sans un bruit, un troisième fit exploser la moitié de sa boîte crânienne, couvrait le mur et le divan de sang, de débris d'os et de bouts de cervelle sanguinolents...

Bon voilà, c'était fait, sans bruit, sans incident majeur. Il fallait maintenant mettre un peu de désordre pour faire penser à un cambriolage, mais sans faire trop de bruit pour ne pas alerter les voisins. Pablo commença par recouvrir le corps et surtout ce qui restait du visage de Mauricio, dont la vue l'incommodait, d'une couverture qui traînait par terre. Puis il fractura quelques serrures faciles avec un tournevis, prit l'argent et les papiers de Maurizio dans la sacoche suspendue à la patère de la porte d'entrée, et trouva par chance son carnet de chèques dans le tiroir du meuble de l'ordinateur. Avec tout cela, on pouvait raisonnablement faire penser à un crime crapuleux.

- *Maurizio mon chéri !!! Elle est bientôt finie ton émission ?? Tu viens dormir ??*

Soudain, une voix féminine, venue du premier étage, sans doute de la chambre à coucher, glaça Pablo d'effroi. Maurizio n'était pas seul, alors ? Qu'est-ce qu'il devait faire ? S'enfuir ? Ou bien plutôt la liquider aussi ? Oui, c'était évident, le mieux, c'était de la descendre aussi, pour ne laisser aucun témoin. Pablo réfléchit très vite : « elle va s'inquiéter, elle va descendre, moi je vais me cacher derrière la porte et quand elle rentrera, je tirerai. »

Le cœur près d'exploser, Pablo attendit que la fille descende. Au bout de 5 minutes d'appels sans réponse, il entendit craquer le petit escalier du premier.

- *Pablo, pourquoi tu ne réponds pas ?*

La voix de la femme avait maintenant un ton un peu inquiet. Elle entra dans la pièce, et eut à peine le temps d'esquisser un geste de surprise en voyant les traces de sang sur le mur, que Pablo tirait sur elle. La première balle la manqua, elle poussa un cri de terreur. Pablo tira à nouveau, en pleine tête cette fois. Elle fut renversée en arrière, heurta la télévision, tomba par terre avec l'écran. Cela avait fait plus de bruit que pour Maurizio, mais enfin, la télé continuait à fonctionner et le cri de la femme, à quelques dizaines de mètres et à travers plusieurs cloisons, pouvait aisément se confondre avec celui de l'émission.

Mais il la reconnaissait, cette fille !!! C'était une tanguera qu'on voyait souvent dans les milongas parisiennes. Pablo avait dansé plusieurs fois avec elle, c'était plutôt une jolie fille, gentille, assez bonne danseuse. Ah, ce petit salaud de Maurizio, il n'en payait, du bon temps, pendant que sa femme et sa fille étaient au ski !! Pablo était un peu triste pour la nana, mais bon, à la guerre comme à la guerre, elle n'avait pas eu de chance, c'est tout. Il monta au premier étage, mit un peu de désordre dans la penderie, prit une petite boîte à bijoux d'Elena qu'il avait repérée sur une commode, fouilla le sac de la fille où il prit l'argent liquide et la carte bleue. Puis il repartit simplement par la porte d'entrée.

A l'extérieur, tout était calme. Le chien du voisin n'aboya même pas lorsque Pablo passa devant la maison. Celui-ci fut cependant contrarié, pendant qu'il mettait en marche la mobylette, de constater la présence d'un promeneur, pas suffisamment proche pour distinguer ses traits, mais suffisamment pas contre pour se souvenir d'avoir rencontré, à l'heure du crime, un motocycliste qui s'éloignait sur la route.

Le voyage de retour, cependant, se passa sans encombre. La mobylette fut dûment nettoyée comme prévu dans un terrain vague du port de Gennevilliers. Les objets compromettants, gants en caoutchouc, revolver et bijoux en tête, furent jetés dans la Seine. Et sur le coup d'une heure du matin, Pablo gara sa mobylette à quelques centaines de mètres de son domicile. Quand il rentra chez lui, Françoise était profondément endormie.

- *Françoise !! Françoise !! Ça va ???*

- *Mmien, oui, laisse-moi dormir, j'ai sommeil.*

- *Oui, mais j'ai une petite envie, tu veux bien ?*

- *Bon d'accord, mais dépêche-toi, j'ai sommeil.*

Et Françoise, conformément au plan de Pablo, se laissa assez passivement faire l'amour, puis se rendormit non sans que celui-ci lui ait signalé qu'il était à peine minuit passées – soit une heure et demie de moins que l'heure réelle. Comme ça, elle pourrait lui fournir un alibi complet en cas de trop grande curiosité de la police.

Deux jours plus tard, la rumeur du meurtre commença à circuler dans les milongas parisiennes.

- *Oui, c'est horrible, on l'a abattu à coups de revolver. Il paraît qu'il avait la tête complètement explosée.*
- *Et Elena ?*
- *Elle n'était pas là. Mais il paraît qu'il y avait une femme avec lui.*

Et très vite, on apprit que la femme en question faisait également partie du milieu tanguero.

- *Oh, cette pauvre Nicole, c'est horrible. Elle était si gentille.*
- *Mais qu'est-ce qu'elle faisait chez Mauricio ?*
- *Oh, tu sais, après ce qui leur est arrivé, c'est pas le moment de faire nos choux gras avec cette histoire. Il vaut mieux les laisser en paix, et Elena aussi...*

Mais enfin, tout le monde avait bien compris, sans le dire ouvertement, que cette présence nocturne de Nicole, alors même qu'Elena était en vacances, n'était évidemment pas due au hasard et que les deux amants avaient pour ainsi dire été surpris en flagrant délit d'adultère...

Très vite, des policiers se présentèrent dans les milongas parisiennes pour recueillir quelques informations sur les victimes. Pablo réussit à réprimer un haut-le cœur quand l'un d'eux, sans doute sur l'avis du directeur du lieu, se dirigea vers lui et Françoise.

- *Monsieur et madame Rivedano ?*

Pablo sentit une sueur froide lui couler entre les épaules.

- *Oui, tout à fait.*
- *Vous vous doutez peut-être de la raison de notre présence ?*
- *Oui, c'est sans doute à cause de cet horrible meurtre.*
- *Oui. Vous connaissiez bien les victimes, je crois ?*
- *Nous étions assez proches de Mauricio et de sa femme Elena.*
- *Oui, je vois, c'est un peu gênant... Nous aimerions que vous veniez au commissariat pour répondre à quelques questions.*
- *Oui, bien sûr. Vous avez une idée de qui a fait ça ?*

- *Oh ! il y a tant de pistes possibles... Un rôdeur, un crime passionnel, un assassinat politique... pour l'instant, nous sommes juste au début de l'enquête...*
- *Quand voulez-vous que nous passions ?*
- *Eh bien disons mardi prochain. 17h, c'est possible pour vous ?*
- *C'est un peu tôt à cause du travail. C'est possible 18 h ?*
- *D'accord, 18h.*

Pour Pablo, les 3 jours qui précédèrent l'audition furent une vraie torture.

*Ils ne peuvent rien me reprocher d'abord j'ai un alibi avec Françoise et puis je n'ai pas laissé de traces. Même la mobylette, j'ai jeté les pneus dans une décharge loin de Paris mais quand même un passant m'a vu quand je suis parti mais il n'a pas pu voir mon visage et puis même s'il y a des traces ADN on est allés diner chez eux 8 jours avant alors ça aura l'air normal. Et puis il faut un mobile et moi je n'ai pas de mobile évident et puis j'ai un alibi avec Françoise. Mais s'ils fouillent dans mon passé mais non mes papiers sont en règle, j'ai même la fausse fiche d'état civil ils ne vont pas chercher ça, pour eux on est juste de la routine, ils vont penser que c'est un rôdeur qui a voulu prendre de l'argent et ça a mal tourné et puis de toute façon j'ai caché l'arme dans la forêt de Sénart il ne la trouveront jamais mais quand même j'espère que je ne vais pas avoir l'air trop tendu et qu'est-ce que je vais dire s'ils m'interrogent sur mon passé mais ils ne vont pas faire ça bon on verra bien...*

- *Pablo, qu'est-ce que tu as ce soir, on dirait que tu es préoccupé, que tu penses à autre chose ?*
- *Tu sais, après ce qui est arrivé à Maurizio, on est tous un peu perturbés, non ?*
- *A ton avis, qui est-ce qui a fait le coup ? Tu crois qu'Elena...*
- *Mais non, tu n'y penses pas une seconde, ça doit être un rôdeur...*

Le jour venu, l'audition se passa beaucoup plus facilement que Pablo ne l'avait craint. Il fut interrogé seul, sans la présence de Françoise, ce qui lui permit d'éviter quelques mensonges sur son prétendu séjour au Mexique et de dire à peu près la vérité sur les conditions de son arrivée en France. Et les inspecteurs acceptèrent sans sourciller la version qu'il donna d'une émigration motivée par des raisons économiques. Ils lui posèrent surtout des questions sur Maurizio, son passé, ses fréquentations, ses convictions politiques, allant même jusqu'à lui demander son avis sur l'identité ou le profil possible du coupable. La vérité, c'est qu'ils ne cherchaient nullement celui-ci dans les fréquentations de loisirs de Maurizio et n'avaient en fait aucune raison sérieuse d'orienter leurs soupçons vers le couple apparemment banal et sans histoires de Pablo et Françoise. Au point qu'ils ne pensèrent même pas à leur demander ce qu'ils avaient fait la nuit du crime. Un crime dont le mobile leur paraissait d'ailleurs énigmatique, la thèse de l'acte crapuleux étant démentie par la faible valeur des objets dérobés. Abandonnant également la thèse peu probable de l'acte de jalousie ou du règlement de compte

politique, ils craignaient bien davantage d'avoir affaire à l'un de ces insaisissables serials killers, qui, peut-être allait rapidement récidiver.

A l'enterrement, Pablo et Françoise serrèrent affectueusement dans leurs bras la veuve doublement éplorée de Mauricio. Un mois, deux mois, trois mois se passèrent. Les enquêteurs ne donnèrent plus aucun signe de vie. Bien qu'encore sujet à des accès de panique et d'angoisse, Pablo était chaque jour un peu plus rassuré de voir le silence se faire autour du meurtre qu'il avait commis.

Jusqu'au jour où il reçut une lettre de la préfecture de police.

En fait, cette lettre n'avait rien à voir, du moins directement, avec l'affaire du meurtre de Mauricio. Un an auparavant, Pablo avait déposé une demande de naturalisation, portant bien entendu son nom d'emprunt. Compte de tenu de l'impéritie des services de l'état-civil argentin, du temps écoulé, de la distance, de l'authenticité de ses vrais-faux papiers, il était certain que sa démarche ne présentait aucun risque. Mais c'était sans compter avec les énormes progrès techniques liés à la numérisation des archives et aux accords d'échanges de données d'état-civil entre Etats. Or, justement, de tels accords avaient été conclus quelques temps auparavant entre l'Argentine et la France. Il devenait donc facile pour un fonctionnaire français de solliciter un homologue argentin pour obtenir confirmation des éléments d'état-civil présentés par un argentin habitant en France, afin par exemple d'obtenir des papiers ou une naturalisation. La procédure d'ailleurs n'avait rien d'automatique, et il arrivait bien souvent que les préposés français se dispensent de cette formalité, dans les cas où les dossiers ne semblaient pas poser de problème particulier.

Mais justement le dossier de Pablo posait un problème, L'intéressé avait en effet vécu pendant presque deux ans en situation irrégulière en France avant de voir sa situation régularisée par un mariage. Cette infraction passée attira l'attention du fonctionnaire chargé du dossier, qui transmit à son homologue argentin des demandes de documents authentiques sur le nommé Pablo Rivedano, né à Mar del Plata le 2 juin 1952. Au bout de quelques semaines, la réponse revint : il n'existait pas dans l'état-civil argentin de personne portant ce nom. Par contre, une autre personne au nom presque similaire et disposant des mêmes éléments d'état-civil avait été identifiée : il s'agissait d'un certain Pablo Rivadano, né au même endroit à la même date, et déclaré disparu depuis le 2 septembre 1983.

S'agissait-il d'une fraude à l'identité, d'une erreur d'orthographe, d'une simple coïncidence liée à l'impéritie des services de l'état-civil argentin ? L'heure n'était pas encore à porter contre Pablo des accusations. Mais enfin la situation méritait tout de même d'être éclaircie, et les services de la préfecture envoyèrent à notre anti-héros une convocation en bonne et due forme, accompagnée d'une justification assez explicite pour semer l'effroi dans son esprit :

« Monsieur, suite à une vérification de nos services, il apparaît que votre nom ne figure pas dans le registre de l'Etat-civil argentin tel qu'il nous a été communiqué à ce jour. Nous souhaiterions nous entretenir avec vous afin d'éclaircir cette situation. Nous vous prions donc de vous rendre le mardi octobre à 14h30 dans nos bureaux, muni de tous les éléments d'état-civil en votre possession.

Nous vous prions, etc. »

La lettre fit l'effet d'une bombe dans l'esprit de Pablo. *Ça y est ils ont trouvé que je ne m'appelais pas Rividavia. J'aurais pas dû essayer de prendre la nationalité française c'est cette cruche de Françoise qui m'a poussé j'aurai pas dû l'écouter. Je vais jamais pouvoir les convaincre, avec mes papiers trafiqués de mon copain de l'ambassade. Et puis, ils vont surement mettre ça en relation avec l'autre affaire, surtout s'ils apprenant qui je suis réellement. Alors, je vais être arrêté, ça va être un immense scandale, Françoise va me détester avec ses idées de gauche elle demandera le divorce. Et puis, je vais passer dix ans en prison pour meurtre, quand je sortirai je serai un petit vieux.*

Pendant des jours et des nuits, Pablo ressassa ces terrifiantes pensées, en butte à un vertige de terreur de plus en plus insupportable. *Peut-être ils vont venir m'arrêter cette nuit j'entends le bruit d'une voiture dehors peut-être c'est la police les petites vont pleurer Françoise voudra plus me voir c'était horrible ces traces de cervelle sur le mur comment j'ai pu faire une chose pareille mais au début j'étais pas un salaud moi j'ai juste obéi aux ordres du colonel mais quand même j'aurais pas dû violer ces filles mais à l'école ça paraissait normal de faire des choses comme ça maintenant tout le monde va me prendre pour un monstre une bête fasciste comme ils disent mais c'est pas vrai j'ai pas eu de chance c'est tout et maintenant c'est trop bête je pourrais oublier tout ça avec Françoise et les petites mais ils vont me rattraper et ma vie maintenant elle est foutue. Le mieux ça serait d'aller chercher le pistolet dans la forêt et me tirer une balle dans la tête pour en finir et puis j'écrit une lettre d'excuse à tout le monde Oui mais je supporte pas l'idée que Françoise découvre qui j'étais pour de vrai même si je suis mort à ce moment-là peut-être je pourrais la tuer avant de me suicider comme ça elle saura jamais qui j'étais mais les fillettes elles vont devenir orphelines et puis elles détesteront leur père alors peut-être si je les tue aussi ça fera complètement table rase du passé et puis après quand je me serai flingué, j'aurai plus ces horribles pensées qui me font exploser la tête de terreur c'est trop insupportable de vivre comme ça dans l'angoisse permanente. Demain, j'irai chercher le flingue, je supprimerai tout le monde et ensuite je me tirerai une balle dans la tête.*

**Fin**